

1

Quand Mélanie entre dans la souillarde, je me fais tout petit, silencieux comme une statue d'église. Je n'ose pas bouger. Me manifester. Je la regarde. Seul un sourire ému se glisse sous mes moustaches qui cachent un peu mes lèvres. Ça m'aide, on ne sait jamais vraiment si je suis content ou pas.

J'aime la souillarde, pièce accolée à la maison, un peu comme une verrue, elle ne le sait sans doute pas mais elle est la pièce principale. C'est là que les repas se prennent. Sauf le jour de la fête paroissiale ou en quelques rares dimanches. Alors, la maîtresse de maison sort le service en porcelaine et les verres à pied et installe ses invités dans la salle à manger. Même si je le fréquente, je ne suis pas de leur monde, et ces jours-là, je reste dans la souillarde à regarder le ballet des cuisinières.

J'aime la grande cheminée qui laisse passer le chaud de l'âtre et le froid aussi parfois, qui finit par en descendre les soirs d'hiver. Sur son tablier, une

frise de vieille dentelle, jaunie par la fumée, la décore depuis sans doute longtemps. Le calendrier des Postes trône, coincé entre deux petits pots de terre qui ne servent qu'à faire joli, à garder quelques crayons, des petits objets que l'on n'ose pas jeter, on ne sait jamais, et les timbres-poste. On le regarde pour les prévisions de la météo, mais le grand-père sourit en disant que ses os sont plus fiables que les prévisions météorologiques des PTT.

Les odeurs de café, de vin, de plats mijotés, de sueurs tièdes, d'eau de vaisselle, de bois sec attendant la flambée, se mélangent et parfument le quotidien. Nous enveloppent. Elles rassurent. Un vaisselier, une table où poser les couverts, une armoire, un buffet fatigué et des chaises sont les seuls meubles. Contre le mur, un bac en pierre sert à laver la vaisselle, avec l'eau distribuée par une petite pompe grinçante au cuivre verdissant, fixée contre le mur, et qui plante sa crépine dans le jardin d'à côté. Elle sera mise à chauffer dans l'âtre, dans un grand pot placé sur un trépied, le même qui a servi à préparer la soupe. Dans un coin, pliés jour après jour, des tas de journaux, posés sur une vieille chaise, semblent conserver les nouvelles du passé, les accidents, les morts, les événements d'ici et d'ailleurs. Je me dis que c'est un livre d'histoire qui ne demande qu'à s'ouvrir. Parfois, le courant d'air, fait par l'unique porte, effeuille ceux de dessus, un instant seulement, mais aucune nouvelle ne s'en

échappe. Le journal lu, fermé, plié et rangé, c'est un peu le quotidien qui se ferme et attend le lendemain pour d'autres pages à vivre.

À l'entrée, un vieux paillason où l'on essuie ses sabots que l'on quitte et que l'on pose à côté. Ou qu'on ne quitte pas. C'est selon la saison. Dans un coin, une vieille horloge aux aiguilles hésitantes sonne l'heure en tremblant. Une autre, plus riche, plus dorée, plus belle, au son plus clair, trône dans la salle à manger. On la regarde quand on passe.

Je pose juste un regard par le fenestron au-dessus du bac de la vaisselle, vers la Queytive. Je ne la vois pas, mais je perçois ses paroles d'eau qui roulent dans son lit. Elle charrie toutes les pluies de ces derniers jours, celles qui ont lavé la lande et fabriqué des ornières de boue, mouillé les ailes de tous les oiseaux, leur donnant un vol pesant et incertain. Parfois, sa voix enfle, gronde plus fort. Sans doute à cause de quelques branches bloquées à l'entrée du pont, sur la petite route blanche qui mène au bourg, faisant ainsi un barrage de feuilles et de branchages. Du coup, elle fait un bruit de gargarisme.

Elle a du tempérament, cette Queytive. Je ne sais pas ce que veut dire son nom, ni qui l'a baptisée ainsi, mais il m'est agréable à l'oreille, et chante autant qu'elle. Je viens souvent sur les berges de cette voyageuse qui nous vient du fin fond de la lande, et peut-être même au-delà. Je lui fais parfois des confidences,

m'imaginant qu'elle les emporte vers d'autres lieux ou vers quelqu'un qui, peut-être, pourra les comprendre. Un jour ou j'osais, je l'avais raconté à Mélanie. Elle avait ri en me traitant de sot. Comment la Queytive, un simple cours d'eau, pouvait comprendre mes mots ? J'avais osé un « pourquoi pas » ? Elle avait tourné le dos sans savoir que ces mots, lancés dans son courant, s'adressaient à elle.

Des palombes sont posées sur le gros chêne au fond du pré. Du moins je le crois, un mouvement de Mélanie a dégagé son parfum dont j'aime les effluves, et a distrait mon attention.

—Tu vas bien Mathieu ?

Je réponds d'un sourire maladroit. Elle continue son travail sans s'attarder. En fait, personne ne s'attarde avec moi. Je ne suis que Mathieu Duloup, le garçon de ferme. Qu'ai-je à dire ? Qu'ai-je à expliquer ? C'est à moi qu'on explique. C'est à moi que l'on dit ce qu'il faut faire. Je suis là pour écouter. Travailler. Obéir. Rien d'autre. Pourtant, qu'elle est belle la fille du maître ! Le foulard qui lui tient les cheveux met en valeur l'ovale de son visage. Moi, je l'ai vue une fois, les cheveux défaits à cause d'une branche basse qui l'avait décoiffée. Ils étaient tombés en cascade jusqu'au milieu de son dos. Une madone, voilà ce qu'elle était, une madone. Le rire clair qui l'avait gagnée alors résonne encore au fond de ma mémoire. Il m'avait rafraîchi.

—Pousse-toi, je vais passer le torchon sur les carreaux. T'as rien à faire dehors ?

Si, bien sûr, à la ferme on a toujours quelque chose à faire. Surtout les jours de pluie. On répare. On coupe. On scie. On taille. On nettoie les outils. Je sors lentement en traînant les sabots. Pour faire durer. Rester encore un peu avec elle. Je ne sais pas si elle s'en rend compte. Je chasse cette idée qui n'aboutirait à rien, sinon à me faire réprimander par les maîtres et passer pour un irrespectueux de je ne sais quoi.

Je suis entré chez les Lusseyran en 1954. À dix-huit ans, je ne connaissais rien d'autre que le travail de la terre. Ils avaient besoin d'un commis, je l'avais appris à la foire de Sainte-Croix. Marthe, ma mère, veuve, fut ravie que je me prenne vraiment en charge. Mon salaire, même faible, m'autorisait à lui donner quelques sous de temps en temps, je lui devais bien ça. Elle les refusait, mais finissait par les prendre en me disant les mettre de côté pour mon futur mariage, car j'allais me marier un jour, je le devais, ici, c'était comme ça, il fallait s'établir et entrer dans le rang.

Son enfance en terre de vignoble médocain avait laissé des traces chez ma mère, elle avait une autre idée des maîtres. Si elle les respectait, il fallait bien qu'il y en ait, sinon, qui donnerait du travail ? Elle ne les aimait pas vraiment. Les siens, ou plutôt ceux de ses parents, sous prétexte que leur demeure s'appelait « château », avaient, disait-elle sur un ton de reproche,

le sentiment d'être des seigneurs du Moyen Âge, qui usaient avec excès de leurs droits, au détriment des pauvres gens travaillant dans leurs vignes. Cette femme, qui allait à la messe et faisait ses prières, ne supportait pas l'injustice, celle qui découle d'un prétendu rang. Ces Ribeyrons étaient méprisants avec les pauvres, affirmait-elle. Cet esprit lui fit prendre pour mari, peut-être par défi, le premier Landescot qui passait. Il s'appelait Fernand, il fut mon géniteur, mort trop tôt d'un excès de vin rouge, fruit de cette vigne que ma mère exécrait. Après être resté couché une semaine à cause d'une méchante fièvre, mon père n'ouvrit qu'à peine les yeux. Les derniers jours, avec ma mère, on le veillait à tour de rôle. Au petit matin, un gémissement me fit lever les yeux vers lui. Ses yeux me fixaient, sa main tendue et tremblante semblait m'appeler. Je m'approchai, je crus qu'il me disait : « Tu couperas le feu. » D'abord, je ne compris pas. Je me retournai vers la cheminée, il ne faisait pas chaud, mais les bûches brûlaient bien. Lorsque je le regardai de nouveau, il avait fermé les yeux pour toujours. Ma mère avait compris. Autrefois, lorsqu'il ne buvait pas encore, il pensait les brûlures.

—Il avait reçu ce don d'un vieil oncle, mais il l'a perdu à cause de la boisson, dit-elle avec peine.

À sa mort, elle trouva des ménages à faire et gagna sa vie paisiblement. Son seul tourment, c'était moi, je le savais bien.

—Ah, tu ressembles à ton grand-père, disait-elle, trop gentil, toujours plié au désir du maître. Il faut se remuer dans la vie. Se défendre.

Je savais qu'elle m'aimait avec passion, mais j'étais comme ça, timide et silencieux. À la sortie de l'école, sans diplôme, je n'avais pas appris grand-chose, mais je savais lire, écrire et compter. L'essentiel en somme. Ma maîtresse, Madame, m'avait placé dans les moyens, à mi-chemin entre le premier rang et le fond de la classe à côté du poêle. Il y avait mieux, il y avait moins bien. Malgré cela, j'eus du mal à avancer dans les études, j'estimais que mes bras pallieraient ce manque.

Février 1954 avait recouvert la terre d'un épais manteau blanc. De mémoire de vieux, on n'avait pas vu ça depuis des lunes et des lunes. Le patron avait lu dans *Sud-Ouest* qu'un abbé, Pierre je crois, avait lancé un appel pour les plus pauvres. Les démunis. C'est vrai que rester dehors par ce temps était inhumain. Le pays ressemblait à ces cartes de vœux que l'on s'envoie pour le nouvel an. Fragiles signes de vie, des écharpes de fumée grise s'effilochant droit dans le ciel sortaient des cheminées, indiquant une maison. Personne ne mettait le nez dehors. Le gibier avait disparu, terré sans doute dans des abris de fortune. Quelques chiens, museau levé, envoyant leurs aboiements vers le ciel gris, semblaient s'accorder comme les musiciens de la Lyre avant un concert. Les vaches

restaient à l'écurie, les chevaux aussi, je passais mon temps à leur descendre du foin du grenier. Le reste de la journée, je chargeais la cheminée de la souillarde qui ronflait de plaisir, et l'illuminait de sa chaude clarté.

Ce silence blanc, ouaté, allait bien à ma discrétion.

Neige fondue, la Queytive noya les prés et charria des monceaux de débris. En aval, j'avais su que l'étang, surchargé par cet afflux, noyait tout. On disait que si la neige n'avait pas dérangé le seigle et le blé, le trop-plein d'eau risquait de leur être fatal. Déjà, les vieux, toujours inquiets d'une catastrophe envoyée par le ciel, imaginaient une famine !

—Ah, tu embauches chez Lusseyran, chez la fille volée, m'avait dit le vieux Maleyran avec un sourire moqueur.

La fille volée ? Je n'avais rien répondu parce que personne ne m'avait dit qu'aucune fille n'avait été volée dans le pays. Devant mon air sans doute idiot, il m'avait expliqué que Jean Lusseyran ayant couché avec Simone Lambert un peu en avance, celle-ci s'étant retrouvée enceinte, il avait fallu précipiter les choses.

—Et comment ?

—Comment ? Ici Mathieu, quand on a fait ça, il ne reste qu'une seule réparation, le mariage.

À ses yeux, donc, cette fille avait été volée, un peu comme si un cambrioleur s'était emparé de la virginité de Simone par effraction. J'en conclus que Jean

et Simone, peut-être par respect pour leurs parents, n'avaient plus commis d'autres effractions. Mélanie était restée fille unique.

Au début, mes quatre ans de plus que Mélanie me l'avaient fait prendre pour une petite sœur. En la regardant grandir, en voyant la grâce qu'elle développait, je me disais que l'objet du vol prenait de la valeur de jour en jour. Envolé, l'air de petite fille qu'elle avait lorsque j'étais arrivé. Jetées aussi, ses allures d'enfant, sa taille mal ficelée de gamine. Elle avait allongé ses jambes boulottes, redressé son torse, mis des couleurs à ses joues, quitté ses bas grossièrement tricotés et, mois après mois, de petite fille mignonne, elle était passée à jeune fille magnifique. Alors que j'étais près d'elle, je sentais bien que, désormais, je m'en éloignais par amour.

Oui, j'étais près d'elle. Elle me suivait partout. À l'écurie, le relent mêlé de fumier et de foin ne la gênait pas. À la volière, leur jetant le maïs, elle courait après les poules en riant. Elle se moquait du grognement du cochon lorsqu'il se vautrait dans la boue. Un jour, c'était en janvier, dans le bois où nous étions partis chercher du houx pour les lapins, elle m'arrêta net en tirant sur ma jambe de pantalon.

—Regarde Mathieu.

Que je regarde quoi ?

—Là, en face, des ogres verts aux yeux rouges.

C'est vrai que ce pied de houx était beau et grand, tout ce qu'il fallait pour entrer dans un conte de fées. J'adorais.

Au moment de ramasser la gemme, dans les pins, elle nous suivait, le maître et moi. Touchait du bout du doigt la sève collante sur la care, et riait de se voir attachée à l'arbre par un fil de résine qui finissait par casser en tombant mollement du doigt et de l'arbre, lorsqu'elle s'en éloignait doucement. Après avoir sorti un ou deux grépins, elle buvait l'eau de pluie restée dans le pot au-dessus de la résine, et faisait entendre un « ah » de satisfaction. En rentrant, le soir, fatiguée, elle s'endormait rapidement dans la souillarde, alors que nous mangions. Elle entrait dans l'adolescence sans s'en douter. Moi, allez savoir pourquoi, je craignais ce moment où l'enfant laisserait la place à la jeune fille.

*

Cette année-là, les mois s'étaient écoulés doucement. Tranquillement. Au rythme des saisons. Les habillant de vert, le printemps avait chassé le roux des arbres. Tendre au début, plus foncé ensuite. Le roussi des fougères, écrasées de gelée, avait fait place aux jeunes crosses vertes qui se déplaiaient avec grâce, jusqu'à s'étaler en frémissant sous le vent. Les prés, vers mai-juin, s'étaient recouverts de boutons d'or, lumière minuscule dans les herbes hautes qui ondu-laient au vent.

—Les foins seront beaux, avait dit Jean Lusseyran, il nous faudra de l'aide.

Les voisins ayant entendu l'appel, tous vinrent. Les Meyre, les Rambert, les Segonnes, tous débarquèrent pour donner la main. À charge de revanche. Les foins furent prétexte à ripailles. De celles qui réunissent les amis. De celles qui laissent, après boire, des traces rouges sur les joues aspergées d'éclats de rire sonores. De celles qui font raconter contes et légendes. De celles qui, parfois, colportent des souvenirs heureux, ceux que l'on n'oublie jamais car souvent répétés. Ne manquait même pas la chanson d'untel, demandée avec insistance, et toujours acceptée, sinon la fête ne serait plus la fête.

Simone avait mis les petits plats dans les grands, déserté la souillarde. Bienvenue sous la treille promettant un vin sucré en septembre. Les prés quittés, elle nous accueillit dans sa fraîcheur, après que l'eau de la pompe voisine du puits nous eut sorti les restes de foin piquant les pieds ou les torsos, ainsi que les visages suants. Simone et Mélanie s'affairaient, vérifiant, côté victuaille, que rien ne manque, tandis que Jean, en maître généreux, ouvrait bouteille sur bouteille. Trois jours durant, ce fut travail et convivialité. Ensuite, chez les voisins, programme identique. Une sorte de mutualisme nécessaire au travail et à une amitié de voisinage. Il serait bien temps, l'hiver prochain, de se recroqueviller sur soi-même devant sa cheminée.

Mélanie n'était plus une enfant, mais totalement maîtresse de maison, égale à sa mère. Je voyais bien, dans les yeux de ses parents, la fierté qui brillait de la voir ainsi. J'imaginai avec douleur le souhait qu'ils avaient de la marier à un fils de riche propriétaire. Elle en avait l'allure. L'éclat. La lumière.

Je le savais, Mélanie s'éloignait de plus en plus de moi.

C'est plus tard que je fus saisi par une émotion nouvelle.

Les moissons finies, le soleil décida de ne plus nous quitter. Élisant domicile sur le pays, il resta des jours et des jours, et nous nous désespérions de voir arriver un peu de pluie pourtant nécessaire. La Queytive, presque à sec, était devenue silencieuse. Il faut dire que la sécheresse durait depuis juillet. « Les orages d'août ont dû nous oublier », disaient les vieux. Ils auraient pourtant amené l'eau manquante. Les quelques trous profonds et larges du ruisseau en avaient conservé et s'étaient transformés en petites plages de sable roux. Celui du bord du pré, important, gardait prisonniers quelques brochetons qui se sentaient bien seuls dans cet espace limité. J'étais plus loin, occupé, à grands coups de bédoutch, à nettoyer la forêt de ses jaugues envahissantes, lorsque j'entendis un *plouf*, enrichi d'un rire frais. Que se passait-il ? Je m'y rendis prudemment. Ce que j'y vis me fascina, me boule-

versa, me tétanisa. Mélanie, vêtements posés sur la rive, entièrement nue, se baignait. Je voyais un corps nu de femme pour la première fois de ma vie. Une émotion intense m'envahit. Me fit presque tourner la tête. Caché, je me retournai vivement, mais mes yeux avaient trop vu de choses. Ils ne m'obéirent pas et regardèrent de nouveau la blancheur de cette peau qui illuminait la scène. Ses cheveux défaits en cascade jouaient avec les mouvements de son corps gracieux. Ses petits seins, fiers, avaient l'air de dire : « Regardez comme nous sommes jolis. » La tache sombre au bas de son ventre, invitation au mystère, me laissa de feu. Je me voilai la face. Le corps de femme de Mélanie me fit passer, en un instant, de l'admiration à l'envie. J'en eus honte. Je m'échappai en courant vers le fond de la forêt.

Le soir, durant le repas, je n'osai plus la regarder, de peur que cette envie ne se voie et gâche notre amitié.

Ce dont, à cette heure, je fus sûr, c'est que j'aimais vraiment Mélanie.

C'est ainsi que ma conscience s'encombra de choses culpabilisantes. Il me sembla que le curé de la paroisse me dictait la liste des péchés. Jusqu'à ce jour, je n'en avais commis que des véniels. Ce jour-là, je sentis les mortels s'accrocher à moi comme une pieuvre à sa proie. Pour autant, je ne me pris pas pour un pêcheur sur le chemin de l'enfer.

Tandis que le temps s'écoulait, je me plaisais dans ma bulle à contempler Mélanie. Mes copains s'amusaient sans moi aux bals du village qu'elle ne fréquentait pas encore. Elle n'avait pas l'âge d'aller danser. Si parfois j'y allais, c'était pour écouter la musique. J'aimais. J'observais aussi les copains se jouant de l'attention des mères pistant leurs filles, inquiètes de leur honneur. Les couples disparaissaient juste le temps de boire une limonade, rien d'autre, absence qui augmentait l'angoisse des mères. Les garçons volaient quelquefois un baiser au coin des lèvres des filles. Risquaient une main baladeuse pour les plus hardis, punis par une gifle légère sous les rires moqueurs et forcés.

Je savais que les filles du village ne m'intéressaient pas. Une seule comptait, Mélanie. Robert Meyre, ami de jeux d'école, de tir à la fronde et de cabanes dans les bois, s'étonnait de cette manière de vivre en ermite, loin de l'agitation du village. Il me le reprochait.

—Tu n'as pas envie d'avoir une copine ? Une bonne amie ? De te marier ?

Je souriais et lui répondais que je ne trouvais aucun intérêt au bruit. À l'agitation. Les filles, j'avais le temps. Il ne comprenait pas pourquoi, et finit par avoir une idée, qu'il partagea avec ses copains. Ils en déduisirent que mes yeux se contentaient de la fille des patrons, qui était belle, ils étaient d'accord, et, d'une seule voix, sous leurs rires gras, ils me marièrent d'office avec elle. J'eus peur qu'ils se

répandent dans le village avec cette invention. Les gens allaient si vite en ragots. D'ici à me faire passer pour un voleur de fille de patrons, il n'y avait qu'un pas que je craignais de voir franchi. Que ce pas soit franchi chez les Lusseyran me terrorisait. Du coup, je me fis encore plus discret, à tel point que Jean, mon maître, me demanda ce qui me préoccupait de la sorte. Devant son insistance, il me fallut répondre. Je trouvai une excellente raison. Nous étions maintenant à l'automne 1955, j'étais de la classe 56, le service militaire pointait son nez pour l'an prochain, et l'Algérie, depuis la Toussaint 1954, faisait parler d'elle, et pas en bien. Jean Lusseyran quitta son béret, se gratta la tête. Effectivement, ces événements l'inquiétaient. Les nouvelles données par les journaux se voulaient rassurantes, celles de la radio aussi. Tout irait vite, affirmaient-ils, mais en vieux briscard qui avait connu l'histoire torturée du pays, il prédisait que l'Algérie serait comme l'Indochine, et qu'il faudrait s'en échapper au plus vite avant d'y laisser trop de soldats.

—Pendant l'Occupation, on a tout fait pour virer les Allemands de chez nous, et on a trouvé ça normal. Ces gens-là veulent faire pareil et être chez eux. Comment les blâmer ?

C'était trop compliqué pour moi et, franchement, loin de mes préoccupations. Si mon patron n'était pas rassuré sur le sort de l'Algérie, je le fus sur ma situa-

tion par rapport à Mélanie. Ses parents ne se doutaient de rien. Elle non plus, sans doute.

—La semaine prochaine, me dit-il, on va donner la main au cousin de Bouqueyran à vendanger. Tu seras des nôtres, d'accord ? Ça nous changera les idées.

Bien sûr que j'étais d'accord, d'autant que Mélanie était du voyage.